

INTIMITE AVEC LES PETITS MAITRES D'UNE GRANDE EPOQUE

Comment posséder chez soi un Rubens, un Velasquez, un Titien, un Rernbrandt? Je ne dis pas : comment les acheter, question d'importance finalement mineure en regard de celle-ci : comment vivre avec eux? Comment les supporter tout au long du jour et surtout faire qu'ils nous supportent? Loin de moi l'idée de remettre en question leur immense génie. Bien au contraire. C'est justement ce génie qui écrase, atterre, foudroie et rend toute cohabitation prolongée difficile, sinon même impossible.

Car on n'habite pas avec la foudre.

Ces géants, ces demi-dieux, ne sont fréquentables - de temps en temps et à petites doses, comme une très puissante médication - qu'au musée, leur temple. Car tout lieu qu'ils investissent devient temple. Dieu seul peut habiter la Sixtine. On ne vit pas dans un temple. sauf à être soi-même dieu ou prêtre, sans le profaner. On ne peut donc être l'intime de ces quasi-divinités, à moins de devenir leur semblable ou d'en ravaler l'immensité au niveau mesquin de notre vie trop quotidienne.

Comment se promener en pyjama, mal réveillé. pas rasé, devant "Les Pélerins d'Emmaüs", comment manger même en présence de la "Vénus d'Urbino"? Comment se le permettre? Et qui le peut? Qui a l'âme assez grande, assez forte, assez humble surtout, pour établir un modus vivendi acceptable entre son indignité et ces absolues présences qui sont présences de l'Absolu.

Posséder un Rembrandt, c'est vivre tous les jours à genoux ou faire l'évidente preuve qu'on n'en mesure pas la grandeur, qu'on ne l'apprécie pas. Face à un Rembrandt, il faut s'habituer à n'être rien - et c'est là attitude difficile à ceux qui d'ordinaire ont les capacités d'une telle acquisition - en tout cas rien d'autre ni de plus qu'une perpétuelle admiration, qu'une incessante adoration, jamais accoutumée. Car s'habituer à un chef-d'œuvre, en atténuer le choc chaque jour jusqu'à ne plus le ressentir, c'est le mépriser, le nier. A quoi bon alors la détenir, cette merveille, c'est-à-dire en priver tous les autres, si c'est pour finir par la retourner face au mur ou l'enfermer au fond d'un coffre? Non, on ne devient pas le familier de ce qui est immense.

En revanche, et pour notre plus grand plaisir, il y a les petits maîtres, propices à plus intime fréquentation. Ces artistes demeurent à l'échelle humaine, à la mesure de nos finances mais surtout à celle de notre tendresse et à celle de notre vie de chaque jour. Avec une toile d'un petit maître du passé chez soi l'on ne se sent ni étouffé par le génie ni intimidé par un grand nom. On est à l'aise, on ne se gêne pas. Et très vite naît une amitié, s'instaure une familiarité. On peut parler avec l'œuvre, se confier à elle, y chercher de l'inspiration pour une lettre à écrire ou une action à accomplir. On peut surtout se mettre à son écoute, être attentif à ce qu'elle raconte. Et il n'est de meilleurs conteurs que certains tableaux. Il faut être aveugle pour les croire muets.

Chacune des merveilles qui composent cette rare exposition a beaucoup à nous dire sur des temps qui furent, pour notre civilisation, ceux de sa plénitude, de sa grandeur et de son équilibre. En notre siècle du doute et des questions, ces tableaux nous parlent de ces 16e et 17e siècles qui, les derniers, furent ceux de la certitude et des réponses.

S'ouvrant à la fin du 15e siècle sur une Vierge siennoise et se fermant au début du 18e siècle avec une sanguine d'après Rubens, cette exposition nous offre tout l'espace calme et assuré de l'art classique, entre la divine sérénité de ce qui est encore une icône et la turbulence angoissée d'une œuvre qui annonce l'exubérance romantique.

Dans le long intervalle le monde classique fut celui, non de l'immobilité, de l'impassibilité et de la sécheresse, mais du mouvement retenu, de la souffrance contenue et du sentiment maîtrisé. En somme, et Gide l'exprima très bien, le monde de la litote. Nulle outrance, nulle exubérance ici, pas même dans les scènes de bataille (admirable sobriété grise et bleue de celle de Jacques Courtois!). Ici l'expression est toujours légèrement au-dessous de ce qu'il y a à exprimer et, tout en révélant, l'artiste sait aussi laisser dans l'ombre.

Le classicisme ce n'est pas tout dire, mais dire juste ce qui est nécessaire pour que l'esprit continue seul sa route. Voici pourquoi de tels tableaux sont, à bien y réfléchir, plus générateurs de rêveries

que ceux des romantiques ou même des surréalistes qui, d'emblée, nous entraînent aux extrêmes du songe, interdisant ainsi à notre esprit toute liberté et tout voyage, sinon celui du triste retour à la réalité.

Tandis que ce Teniers... combien de romans n'abrite-t-il pas en ses recoins et sa pénombre? Quelle métaphysique subtile élabore ce philosophe de Bramer, dans son cadre digne de Piranèse? Et que peuvent bien se dire ces jeunes musiciennes du petit "tondo" intimiste de Palamedes? Chaque tableau, on le voit, est porteur d'un immense monde à découvrir, à parcourir, à deviner, chacun est un chemin où flâner.

Chacun aussi est témoin de son temps, de la vie et de l'esprit de ses contemporains. Ce sont les petits maîtres qui nous entraînent au cœur de l'histoire des hommes, ce sont eux qu'interrogent surtout sociologues et historiens, et non pas les grands génies qui ne témoignent que de l'éternité. Vermeer, Rembrandt, nous apprennent tout de l'homme éternel en ses sommets, mais presque rien du 17e siècle hollandais. En revanche, les petits, les anonymes, nous conservent le goût de leur époque en toute sa fraîcheur. Ils autorisent tous les rêves et toutes les questions, ils sont prêts à vivre avec nous et même, peut-être, à nous aider à mieux vivre.